

çoise avait compté là-dessus, sur une de ses violentes poussées de colère, la seule faiblesse de ce remarquable manieur d'hommes. La tempête s'annonçait si terrible qu'elle en avait presque peur, maintenant, après l'avoir déchaînée.

IX

Au premier regard jeté sur son père et sur sa belle-mère, en entrant dans le petit salon, Hélène comprit qu'il se passait quelque chose de très grave, à quoi elle était mêlée. Ce quelque chose ne pouvait être que son mariage. Elle avait cet après-midi, et comme elle revenait de ses courses avec sa gouvernante, aperçu Jean de Nançay qui sortait de l'hôtel. Evidemment, il l'avait redemandée. Pour se donner le courage de la résistance, elle serra du bras contre son sein une lettre glissée dans son corsage et que Calvignac lui avait fait tenir cet après-midi même, par une femme de chambre. L'usurier Darcy avait marché. Le séducteur était en fonds. Il avait payé mille francs cette complaisance. Dans cette lettre, il suppliait, une fois de plus, la jeune fille de partir avec lui. Il lui racontait, avec une passion qui n'était qu'à moitié feinte, son anxiété à l'idée d'une nouvelle démarche des Nançay auprès de ses parents. On eût dit qu'il avait prévu exactement ce qui devait

se passer ce jour même. Mais ses conversations avec Françoise ne l'avaient-elles pas renseigné? Il parlait de son désespoir. Il mettait en doute le sentiment d'Hélène. Enfin, c'était la « lettre d'amour » dans son émouvante simplicité, celle qui touche toujours les femmes, parce que l'homme s'y livre ou semble s'y livrer, sans réticence aucune et avec une totale absence de convention... Une fille de dix-neuf ans, romanesque et vierge, qui porte sur son cœur un pareil talisman, marche à une discussion avec ses parents sur un autre mariage, comme un officier que ses camarades regardent, court au feu.

— « Vous avez bien voyagé, papa? » dit-elle, en venant offrir son front au baiser de son père, comme si de rien n'était. Les femmes les plus innocentes ont de ces diplomaties. Elles savent toutes qu'il faut, dans toute conversation délicate, voir venir d'abord.

— « Mal, » répondit Moreau-Janville, en repoussant Hélène d'un geste, « puisque je suis arrivé ici pour y apprendre de toi ce que j'ai appris. »

— « Et quoi donc? » répondit-elle en pliant son bras contre son cœur plus étroitement encore. Elle entendit le petit craquement du papier, et ce bruit lui rendit la force de tenir tête au plus impérieux, au plus brutal interrogatoire. Le grand homme d'affaires, très capable de souplesse, voire de rouerie, préférait d'instinct la manière forte. Dans l'espèce il s'agissait de terroriser une fille absurde qui s'était laissée piper par les beaux yeux d'un greluchon sans fortune et sans avenir. Il y

allait donc carrément, suivant un de ses mots favoris.

— « Quoi donc ? » répéta-t-il. « Eh bien ! Il paraît que tu reçois et que tu envoies des lettres à l'insu de ta mère et à mon insu, que ces lettres te sont remises tantôt par le précepteur, tantôt par quelqu'un d'autre, et que tu y réponds. Et cette correspondance clandestine est naturellement une correspondance d'amour... Est-ce vrai ? »

— « C'est vrai, » répondit la jeune fille, après un silence. « Je suppose que c'est ma belle-mère... »

— « Dis ta mère, » interrompit Moreau-Janville, en qui la colère, un moment calmée, recommençait de bouillonner.

— « Elle n'est pas ma mère, » répondit Hélène « et elle vient de me le prouver en me dénonçant à vous... Car c'est elle qui m'a dénoncée... »

— « Moi ? Je te défendais tout à l'heure ! » fit Mme Moreau-Janville.

— « Après m'avoir dénoncée, » répéta la jeune fille avec fermeté. « Ça, j'en suis sûre, et comme vous avez dû vous procurer des preuves par des moyens à vous, c'est-à-dire en me volant une de ces lettres, à quoi bon nier ? »

— « Des moyens à vous?... En me volant?... Qu'est-ce que cela signifie?... Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ? » interrompit durement le père. « Ta mère n'a fait que son devoir et tu vas lui demander pardon de lui avoir parlé sur ce ton... Tu m'entends. Pardon, et tout de suite... »

— « Pardon, à elle ? Moi, mon père ? Jamais... »

— « Nous verrons bien, » dit Moreau-Janville, qui marcha sur sa fille. Il lui saisit le bras d'une étreinte si rude qu'elle poussa un léger cri. Puis, stoïque :

— « Vous me faites mal, papa. »

— « Claude ! » supplia Mme Moreau-Janville.

— « Elle vous demandera pardon, » cria le père, sans lâcher le bras de sa fille, qu'il secoua presque sauvagement. « Suis-je le maître ici, oui ou non?... Et elle avoue!... Eh bien ! Regarde-moi, malheureuse, et dis-toi que, moi vivant, tu n'épouseras pas ton Calvignac. Je sais son nom, tu vois. Tu ne l'épouseras pas. L'argent que nous avons fait, mon grand-père, mon père et moi, à la force de nos poignets, » il desserra sa terrible étreinte, pour montrer ses mains, et ses doigts vigoureux allaient et venaient, dans un geste d'effort et de prise. « Cet argent n'ira pas à ce propre à rien dont je ne savais pas qu'il était aussi un drôle... »

— « Mon père!... »

— « Tais-toi. Tu me répondras quand j'aurai parlé. Oui, c'est un drôle. De quel nom veux-tu que j'appelle un monsieur qui est reçu comme un ami dans une maison où il y a une jeune fille; qui sait que le père de cette jeune fille lui a déjà choisi un mari... Ce monsieur a déjà mangé une fortune, bêtement, salement, à parader, à piaffer, à jouer, à pire. Il ne travaille pas. Il n'est pas capable de gagner seulement une pièce de cent sous, ailleurs qu'au baccara ou au bridge. Mais les Moreau-Jan-

ville en ont gagné, eux, des pièces de cent sous, par sacs, par tonnes, et des billets de mille aussi, par liasses et par liasses, à travailler, eux, à peiner, eux. Et le monsieur trouve très commode de mettre la main sur un de ces gros sacs, de se vautrer dans la mangeoire à millions, en montant la tête à une nigaude, à laquelle il la fait à la grande passion. Le papa n'y verra rien. Ils sont créés et mis au monde pour être bafoués par les amoureux, les papas, depuis Molière! Et un jour, quand la nigaude aura refusé le mari qui lui était destiné, puis un second, puis un troisième, elle avouera en pleurnichant son secret mignon au susdit papa, qui s'attendrira, qui cédera comme tous les papas... » Et terrible : « Tu ne m'as donc jamais regardé, Hélène? Je ne suis pas un papa, moi. Je suis un père, un chef de famille. Ce n'est pas la même chose, et je te le prouverai. Parle, maintenant... »

— « Vous n'êtes pas juste, papa, » répondit Hélène, « car, pour moi, » elle insista, « vous êtes toujours mon papa. Vous ne pouvez pas empêcher cela, ni vous, ni personne. » Elle jeta un regard de haine à sa belle-mère. Sa ressemblance avec son père, peu discernable d'habitude, s'accroissait à mesure qu'elle se défendait. C'était la bouche, le menton, le regard et aussi l'énergie de résistance des montagnards dont ils sortaient tous les deux, elle avec plus d'affinement et de mièvrerie. Mais dans ces minutes décisives, le dur arrière-fonds héréditaire reparaisait, intact, chez la fille riche et

comblée, tout comme si elle fût demeurée une sauvage vachère du Béage ou une batelière du lac désert d'Yssarlès. Elle en avait l'âpre accent, le mot direct, le geste hardi, pour relever les accusations de son père contre celui qu'elle aimait. Car elle l'aimait, et l'évidente sincérité de sa passion mettait un second drame dans ce drame, en bouleversant encore plus profondément le témoin unique de cette scène. Françoise avait pu, dans un spasme presque affolé de douleur maternelle, prendre la résolution de rompre avec Calvignac. Elle l'aimait toujours, elle aussi. Chacune des phrases de sa rivale lui entrait dans le cœur comme une pointe du couteau, en lui prouvant avec quelle cynique rouerie elle avait été jouée par son amant. « Non, papa, » continuait Hélène, « vous n'êtes pas juste. Et d'abord, c'est moi, entendez-vous, moi qui ai remarqué M. Calvignac. » Elle le croyait! « Ma fortune?... Mais à cause d'elle il a voulu vingt fois me rendre ma parole. » Il lui avait fait croire cela encore! « Car je lui ai donné ma parole. Je me suis fiancée à lui, et je l'épouserai. Mais je l'aime, papa, et il m'aime!... Vous ne voulez pourtant pas mon malheur? Et pour moi, être la femme d'un autre, ce serait le malheur!... Il ne travaille pas? Mais est-ce que M. de Nançay, que vous voulez me donner comme mari, travaille?... Est-ce qu'on travaille dans notre monde? Oui, vous, papa. Voyez André, mon frère. Est-ce que vous croyez qu'il travaillera, quand il aura l'âge?...

— « J'y compte bien, » interrompit despotique-

ment Moreau-Janville. « Mais il y a des façons de travailler très différentes... Il y a un travail social, c'est celui d'un grand propriétaire terrien, comme Jean de Nançay, qui maintient son rang, le rang de sa maison, qui gère ses domaines, qui est un féodal à sa façon, comme on peut l'être aujourd'hui. Nous avons besoin d'alliances, nous qui sommes des nouveaux riches, besoin de cousinages. Je veux celui-là pour notre maison. Les Moreau-Janville, c'est une maison aussi, c'est une dynastie. Il nous faut de la parenté. Ton devoir de fille, c'est de me l'apporter, à moi qui ai tant lutté. Et ce devoir n'est vraiment pas un sacrifice, quand il s'agit d'un grand seigneur qui est aussi un galant homme et un joli homme, intelligent, spirituel, amoureux et désintéressé puisqu'il est riche, lui, très riche... »

— « C'est l'autre que j'aime, » dit simplement Hélène.

— « Mais comprends donc que cet autre n'est qu'un aventurier, » reprit le père, avec un renouveau de violence, « un abominable, un abject aventurier ! Comment vit-il seulement?... Un homme riche et qui ne travaille pas, d'une façon ou d'une autre, j'en ai horreur. Mais un homme de luxe et qui ne travaille pas, où finit-il par le prendre, son luxe?... J'espère que Calvignac n'en est encore qu'à la dette. Je n'en suis pas sûr... »

— « Alors pourquoi le recevez-vous, papa, si vous pensez cela de lui ? » interrogea la jeune fille. Puis, regardant de nouveau du côté de sa belle-

mère : « Mais vous ne le pensez pas. C'est quelqu'un qui vous a calomnié Henri, savamment. Je sais qui, et c'est infâme. Oui, quelqu'un qui a tout essayé pour se faire aimer de lui et qui ne lui pardonne pas de m'aimer, moi. Ah ! Tant pis, je dirai tout, oui, de m'aimer, moi, et pas elle... »

— « C'est de moi que tu veux parler, Hélène?... » dit Mme Moreau-Janville se dressant sous l'insulte, frémissante d'une indignation qui n'était pas simulée. Cette comédie imaginée par le séducteur était trop hideuse, trop humiliant le rôle qu'il lui avait fait jouer : celui d'une femme plus âgée qui se jette à la tête d'un jeune homme et se venge ensuite sur une jeune rivale préférée : « Si c'est de moi, » continua-t-elle, « tu vas t'expliquer et tout de suite. »

— « Je ne m'expliquerai pas, » fit Hélène « J'ai dit ce que je sais... »

— « Et par qui le sais-tu ? » demanda Françoise, et comme si son mari n'eût pas été là qui les écoutait et les regardait toutes les deux : « Pas par lui ! Pas par lui !... Henri n'a pas commis cette infamie ! Ce n'est pas possible !... » Puis s'apercevant de la folle imprudence d'un pareil cri, poussé avec une telle douleur, elle se rassit en disant à Moreau-Janville : « Mon ami, c'est votre fille. A cause de cela j'ai supporté jusqu'ici bien des choses dont je ne vous ai jamais parlé. Cette fois, c'est trop. C'est vraiment trop. »

— « En effet, c'est trop, » répondit Hélène qui s'exaltait, elle aussi, à constater combien cette

allusion aux avances faites à Calvignac avait bouleversé Françoise, et elle éprouvait une joie de victoire à piétiner ce cœur d'une femme qu'elle aurait haïe, même sans cette rivalité d'amour. « Mais, madame, si une de nous deux a souffert de l'autre, c'est moi. Si une de nous a pris quelque chose à l'autre, c'est vous. Vous m'avez pris une part de la tendresse de mon père, et vous ne l'aimez pas!... Non, vous ne l'aimez pas, puisque vous avez été coquette avec Henri, affreusement coquette. Il me l'a dit. Oui, il me l'a dit, lui, entendez-vous, lui, et tout votre manège... Je serais morte plutôt que de répéter cette confidence. Mais vous l'avez calomnié pour vous venger, et c'est cela qui est trop... »

— « Hélène, » dit la belle-mère, en se levant de nouveau et marchant sur son ennemie, « Hélène!... » Elle n'eut pas le temps d'articuler la phrase d'insulte, commencée avec une voix étranglée et rauque comme un râle. Déjà Moreau-Janville intervenait. Il avait eu raison de s'appeler tout à l'heure un chef de famille. Cet homme supérieur, s'il avait le tempérament plébéien de ses origines, possédait au plus haut degré le sens qui fait les maîtres, celui des responsabilités. Ses ouvriers le savaient bien : les moments où il fallait le redouter davantage n'étaient pas ceux où la colère gonflait la grosse artère sinueuse que ses cinquante ans passés cordaient sur sa tempe. Il pouvait revenir sur les exécutions prononcées alors, jamais sur d'autres, décidées dans les minutes où, devenu sévèrement

et gravement calme, il faisait, à ses propres yeux, fonction de juge. Ce manieur de millions n'avait pas une âme de boursier. L'argent, pour lui, représentait autre chose que des facilités d'existence. Il y voyait un instrument d'autorité, et l'autorité, c'était sa foi, son culte, sa religion. Ces caractères-là, dans certaines crises domestiques, déploient soudain un pouvoir de commander dont on n'oserait pas dire qu'il est auguste; du moins il ennoblit un peu ce que les querelles familiales ont toujours de sinistre et d'abaissant. Elles remuent trop profondément les boues d'un long passé. Les gens savent les uns sur les autres trop de vérités avilissantes. Il y a un trop ironique contraste entre les injures qu'ils profèrent et les appellations qu'ils se donnaient devant témoins, voici quelques heures. Ce matin encore, Hélène disait à Françoise : « Maman, » Françoise disait : « Ma fille. » Un mot de plus, et elles en venaient aux mains comme des traînées du trottoir! Le spectacle de ces deux femmes qui le touchaient de si près, s'affrontant ainsi, était réellement hideux. Leurs toilettes du soir, — Hélène allait commencer de se déshabiller quand son père l'avait appelée, — rendaient plus saisissante, par le contraste, l'expression de haine animale empreinte sur leurs beaux visages, et aussi l'opulente et paisible intimité de ce petit salon, où vingt objets évoquaient leur existence officielle : un grand portrait par Fauriel, représentant Hélène, enfant, auprès de sa belle-mère, des photographies d'elle et de son jeune frère. C'était de quoi expli-

quer la tristesse, la solennité presque avec laquelle celui qui assistait à cet affreux duel, comme mari et comme père, l'interrompit d'un geste sans réplique.

— « Vous allez vous taire toutes les deux, » dit-il, en les séparant et les regardant l'une après l'autre. « Si tu avais à te plaindre de ma femme, Hélène, c'était à moi que tu devais parler et à moi seul... » Il n'employait plus le terme de mère. Le veuf remarié avait reçu, en dépit de l'orgueil et du parti pris, un coup au cœur, quand sa fille avait laissé voir cette horreur de l'étrangère introduite au foyer, à la place d'une morte vénérée. Il n'exigeait plus l'humiliante demande du pardon, à présent. « Tu viens de me manquer très gravement, » continua-t-il, « en outrageant devant moi celle qui porte mon nom et le tien. Ma femme est la mère d'André, de ce frère que tu prétends aimer... »

— « Que j'aime, papa, et je vous jure que... » fit-elle.

— « Et moi, je te défends de m'interrompre, » reprit le père. « Si tu l'aimais, tu n'aurais pas au cœur ces sentiments-là pour sa mère. Tu n'aurais pas cru aussitôt les infamies que t'a dites sur elle un homme dont tu constatais tous les jours qu'il savait trop bien mentir, puisqu'il me mentait à moi, ton père, rien que par sa présence, chaque fois que je le recevais chez moi... Il a été plus répugnant encore que je ne pensais... Tu viens de me le démontrer toi-même. Si j'avais eu un doute, un seul, sur sa moralité, tu me l'aurais

enlevé. Je n'en avais pas. Je te répète ce que je t'ai dit : Jamais tu n'épouseras cet homme avec mon consentement, moi vivant, et encore moins, depuis qu'il a calomnié ma femme. Ça, c'est la fin... Tu entends? Jamais!... C'est une affaire réglée et sur laquelle je ne reviendrai pas... Il y en a une autre, celle de tes rapports avec nous. Je peux oublier ton égarement de tout à l'heure, si tu me prouves que ce n'est qu'un égarement. Tu vas rentrer dans ta chambre. Demain matin, à neuf heures, je te ferai appeler. Si tu viens chez moi en me disant : « Mon père, j'accepte d'épouser » M. de Nançay... » — il t'a redemandée... — c'est que tu auras compris, et je ne te reparlerai pas de ce qui s'est passé ici, ce soir, ni moi, ni personne. » Il regarda sa femme. « Ce sera comme si cette scène n'avait pas eu lieu... » Puis, après un silence : « Sinon, c'est que tu t'es mise en état de révolte ouverte, et j'aviserai. Tu n'es pas majeure. Je te tiens encore. Dans ce cas-là, je t'emmène hors de Paris demain, et je te promets que les correspondances avec M. Henri Calvignac ne continueront pas, ni le reste... Va dans ta chambre, et rappelle-toi bien qui je suis. Quand je veux, je veux. Et cette fois je veux... Bonsoir, mon enfant. »

Hélène regarda son père. Elle fit un pas vers lui. Au même moment ses yeux rencontrèrent ceux de sa belle-mère. Elle parut hésiter une seconde. Enfin, secouant sa tête un peu trop forte, — encore une des caractéristiques montagnardes des Moreau-Janville, — elle dit : « Bonsoir papa, » et elle

sortit de la pièce. Le père écouta la porte se refermer. Il avança le buste comme pour épier si le pas léger de sa fille ne s'arrêtait pas dans l'escalier. Qu'elle fût revenue, et il lui ouvrait les bras!... Mais non. Le silence. L'assombrissement de sa face puissante la fit paraître encore plus grise et plus dure, et se retournant vers sa femme :

— « A nous deux, maintenant, Françoise... »

— « Voyons, Claude, vous n'allez pas croire... » balbutia-t-elle, toute saisie par le regard dont son mari la considérait.

— « Je ne crois rien, » répondit-il, « je veux savoir... Oui, répéta-t-il, « savoir vos rapports avec Calvignac... »

— « Ceux que vous connaissez, mon ami. Vous venez vous-même de dire à votre fille... »

— « J'ai dit à ma fille ce que je devais lui dire, pour sauver votre honneur vis-à-vis d'elle... Mais je vous ai vue, pendant qu'elle vous parlait. Je vous ai entendue lui répondre. Vous n'avez pas crié : Ce n'est pas vrai ! Vous avez crié : Pas lui ! Pas lui !... »

— « Est-ce que ce n'est pas la même chose ? »

— « Non. Vous n'avez pas protesté contre l'accusation. Vous avez protesté contre l'accusateur. Dans ce moment-là, vous ne pensiez qu'à l'accusateur. Ce qui vous faisait mal, c'est que cette personne-là vous eût dénoncée à Hélène. Pourquoi ? »

— « Je ne comprends pas votre question, » dit-elle. L'évidence du danger lui rendait son sang-froid. « Je ne peux donc pas y répondre. »

— « Comprendrez-vous celle-ci ? » reprit Moreau-Janville : « Qu'est-ce qu'il y a entre Calvignac et vous pour qu'Hélène soit jalouse de vous, et vous, jalouse d'elle ? J'ai vu cela aussi. Quand je regarde, je sais voir. »

— « Mais s'il y avait quelque chose, est-ce que je vous aurais moi-même, tout à l'heure, appris leur correspondance ? C'était la certitude que je ne le reverrais jamais chez moi. Ainsi... »

— « C'était avant tout la certitude que jamais Hélène ne l'épouserait... Et puis, il se peut qu'il n'y ait plus rien, » il souligna le temps du verbe, « et qu'il y ait eu quelque chose... Françoise, vous allez me donner vos clefs... »

— « Vous voulez?... »

— « Passer la revue de vos papiers. Oui. Devant vous, et tout de suite... »

— « Vous ne ferez pas cela, Claude. Je n'ai pas mérité que vous m'outragiez ainsi, parce qu'une malheureuse... »

— « Cette malheureuse est ma fille, » dit Moreau-Janville, « et qui, peut-être, n'aurait pas fait ce qu'elle a fait sans vous... Je prétends savoir la vérité. Donnez-moi vos clefs... »

— « Vous ne les aurez pas... »

— « Ne vous en prenez donc qu'à vous de ce qui arrivera... Et d'abord, suivez-moi. Allez-vous me suivre?... »

Il l'avait saisie par le bras, comme sa fille tout à l'heure, si effrayant de fureur froide, que Françoise sentit sa force lui manquer, ses jambes se

dérober sous elle. Moreau-Janville vit qu'elle défailait. Il la souleva de terre et la porta dans la chambre à coucher. Il l'étendit sur la chaise longue, et, regardant autour de lui, il avisa un secrétaire ancien que ses mains palpèrent comme pour en arracher la tablette relevée et fermée. Un nouveau regard autour de lui pour un outil. Il alla jusqu'à la cheminée, mania les pincettes, les rejeta, et, passant dans le petit salon il en revint avec de grands ciseaux à papier dont il secoua brutalement la gaine de cuir. Il introduisit les pointes des épaisses branches d'acier dans l'interstice du bois, sans souci de la précieuse marqueterie. Sous la pesée, la tablette se souleva, mais sans sauter. Il reprit l'attaque plus près de la serrure, et cette fois le meuble s'ouvrit. Il était rempli de tiroirs que Moreau-Janville força de même en les saccageant. Il fouillait les papiers contenus, au fur et à mesure, et jetait le tout par terre. Rien. Ce fut ensuite le tour des autres meubles, commode, bonheur-du-jour, armoire... Il finit par découvrir une boîte en cuir, d'un travail tout moderne, que sa fermeture étroitement jointe et la serrure de sûreté rendaient plus difficile à briser. Il avait trouvé!

C'était là que Françoise conservait, non pas toutes les lettres de Calvignac, — d'ordinaire elle les détruisait, aussitôt reçues, — mais, quelques-unes, et, avec la logique des amoureuses, les plus révélatrices. C'étaient aussi les plus tendres, celles que le fourbe avait écrites dans l'anxiété de ses crises pécuniaires, non pas pour raconter sa mi-

sère, — il ne poussait pas l'imprudence jusque-là, — mais simplement pour affoler l'imagination et la sensibilité de sa généreuse maîtresse. Celle-ci s'était tant complu à les lire qu'elle n'avait pu prendre sur elle de brûler ces papiers auxquels elle se caressait le cœur. Qu'avait-elle à craindre? Sa femme de chambre était très sûre. Le coffret, sans apparence, était rangé avec des boîtes qui contenaient des dentelles et d'autres fanfreluches de femme. Jamais son mari ne lui avait montré de jalousie. Quand elle le vit qui touchait ces lettres, elle jeta un cri et elle s'élança. Moreau-Janville la maintint de la main gauche, la droite derrière son dos et serrant les papiers. Il y eut cinq minutes de lutte silencieuse, après lesquelles Françoise se laissa glisser à terre, en disant :

— « Eh bien! C'est vrai. J'avoue. Faites de moi ce que vous voudrez, mais que ces lettres ne figurent pas au procès. Ne les gardez pas. Détruisez-les. Je vous le demande, au nom de notre fils... »

— « Vous pensez à lui? Il est temps, en effet... » dit Moreau-Janville. Son robuste corps était secoué d'un mouvement presque convulsif. Il avait pris une des lettres dans le paquet. Il n'en avait pas lu dix lignes qu'il poussa un véritable rugissement. Il leva le poing et marcha vers sa femme qui se prit la tête dans les mains et attendit. Elle venait de lire dans les yeux de cet homme outragé qu'il allait la tuer. A ce moment, un bruit de portes hâtivement ouvertes les figea tous les deux sur

place, lui, dans son geste d'assommeur, elle, de victime. Une voix appelait :

— « Papa! Papa!... » celle d'André, et l'adolescent se précipitait dans la chambre, en criant :

— « Papa! Hélène vient de se sauver... » Puis, s'arrêtant net, il vit sa mère abîmée sur le tapis, son père debout, le bras encore à demi dressé, les meubles ouverts, les papiers partout épars, et devenu tout pâle, il attendit.

X

Le père rompit le premier le tragique silence tombé entre ces trois êtres. Le chef de famille reparut soudain dans le mensonge vraiment héroïque qu'il eut la force d'inventer et de préférer : « Au nom de notre fils... » avait imploré la mère, tout à l'heure, et il avait passé outre. Comment l'aurait-il pu maintenant que ce fils était là, en chair et en os, qui respirait et qui vivait, qui allait comprendre? Et le justicier disait à cette femme qu'il frappait à mort si l'enfant n'était pas entré :

— « Ce n'est pas la peine de chercher davantage, Françoise. Nous ne trouverons pas ces papiers, ce soir... » et à André, févreusement : « Qu'est-ce que tu racontes qu'Hélène?... »

— « Hélène vient de se sauver!... Oui, papa

J'étais dans ma chambre, à lire... Elle arrive. Elle m'embrasse. Elle avait les joues mouillées de larmes. « Je viens te dire adieu. » — « Adieu? » — « Oui. Je quitte la maison... » Elle avait son chapeau et son manteau... Je veux la retenir. Elle s'échappe. Je la suis dans l'escalier. Elle traverse la cour. Je crie au portier : « N'ouvrez pas! » Il avait déjà tiré le cordon. Je sors. Personne. Elle s'était jetée dans une rue transversale. Laquelle? Mais elle ne peut pas être bien loin... Oh! papa. Venez... Venez... Nous la retrouverons. Nous la reprendrons. Nous ne pouvons pas la laisser partir... Nous ne pouvons pas, surtout pour quelqu'un qui... »

Il n'acheva pas sa phrase. Le père comprit combien cette suspension enveloppait de douleur divinatrice. Il serra la main de l'enfant, comme il eût fait à un homme, et frémit de sentir que l'autre répondait par un serrement pareil.

— « Le concierge t'a vu? » demanda-t-il.

— « Je ne crois pas. Ni elle. Il dormait à moitié. Hélène avait laissé la porte ouverte. Je ne l'ai refermée qu'en rentrant. Mais allons, papa! le temps presse... »

— « Aller? Où? » dit Moreau-Janville. « Elle a pris la première voiture et elle est loin maintenant. »

— « Ah! mon Dieu! mon Dieu! » fit André.

— « Il n'est pas possible, » continua le père, après un instant de réflexion, « qu'elle soit partie sans laisser un mot. Montons dans sa chambre... »